

The background of the entire image is a photograph of a long, straight asphalt road that recedes into the distance. The road is flanked by dry, brownish terrain. In the far distance, there are low mountains or hills. The sky is a deep blue, filled with wispy, white clouds that are illuminated from below, giving them a golden or yellowish tint. The overall mood is one of vastness and mystery.

**CHRISTIAN
FILLON**

À FOND

THRILLER

Christian Fillon

À fond

© Christian Fillon, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3784-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

I

Il se tenait assis à la même table que la veille.

Elle offrait la meilleure vue sur la grande bijouterie qui se trouvait plus haut, près du carrefour menant aux plages.

Depuis son arrivée aucun client n'avait pénétré dans la bijouterie ni dans le bar où il se trouvait, sans doute à cause de la chaleur charriée par les vents brûlants du désert qui rendait la ville inhospitalière et tout déplacement franchement désagréable.

Sans quitter des yeux le spectacle de la rue, il fit un signe à la serveuse qui lui apporta un nouveau café en trainant les pieds.

Un café par demi-heure représentait sa consommation en phase d'attente.

Une dose exceptionnelle au regard de son régime habituel, mais indispensable pour rester affuté. Tendue comme une corde de Fender, mais toujours sous contrôle.

La veille, il avait bu six cafés à cette même place avant de devoir quitter les lieux en raison de l'arrivée des piliers de bar de la fin d'après-midi pour qui chaleur rimait avec bières à volonté.

Aujourd'hui, il lui restait encore deux heures pour agir. À défaut, cela signifierait revenir de nouveau le lendemain. Mais dans ce cas la serveuse changerait, ce qui viendrait encore compliquer les choses...

Remuant ces pensées, il but une gorgée de café puis alluma sa deuxième cigarette de la journée.

Deux sur trois.

La dernière serait pour ce soir, à moins qu'il s'accorde un extra si les lignes venaient enfin à bouger.

Un quart d'heure plus tard, une grosse BMW blanche aux vitres teintées se gara le long du trottoir à proximité du carrefour. Un homme et une femme, bientôt suivis par deux mêmes, en descendirent.

Il les observa attentivement et fut surpris par la blondeur de leurs cheveux, celle des enfants tirant presque sur le blanc.

Des touristes, pensa-t-il, tandis que le quatuor se dirigeait vers la façade de faux marbre et de vitre blindée de la bijouterie. Là, ils stationnèrent encore quelques instants devant la vitrine, puis poussés par la chaleur ou l'envie pénétrèrent dans le magasin.

Une fois qu'il les sut à l'intérieur, il poussa un profond soupir et ferma les yeux quelques instants.

L'alignement des planètes se précisait. Il allait pouvoir agir.

Il resta pourtant immobile le temps de répéter à voix basse son mantra du jour : *les volontés faibles se traduisent par des discours, les volontés fortes par des actes.*

Il le récita trois fois puis rouvrit les yeux.

L'instant d'après, il se tenait devant la serveuse plantée derrière son comptoir.

— Vous partez déjà ? demanda-t-elle d'un air détaché.

Il acquiesça et elle se dirigea d'un pas lent vers sa caisse.

Lorsqu'il tira, la balle, la chopa en pleine tête et envoya une giclée de sang et de matière sur la rangée de bouteilles alignée contre le mur.

Sans un regard pour la fille, il rafla les clés qu'elle avait laissées sur le comptoir, vida le tiroir-caisse des quelques billets qui s'y trouvaient, puis retourna à sa table pour sortir de son sac une bombe incendiaire dont il régla la minuterie.

Il termina avec un court texto sur son téléphone portable puis sortit du bar en fermant à clé derrière lui.

À partir de maintenant, il disposait de quinze minutes avant l'explosion.

La bijouterie se trouvait à cinquante mètres.

Il mit ses lunettes de soleil puis marcha droit sur elle, sans la quitter des yeux.

II

Lorsqu'il arriva à la hauteur de la bijouterie, la chemise qu'il portait sous sa veste lui faisait déjà une seconde peau aussi collante que désagréable.

Il se sentait vaguement nauséeux sans savoir s'il fallait incriminer la chaleur ou bien l'épisode du bar.

Il sonna à la porte, attendit que la lumière passe au vert puis pénétra dans le sas d'accès. Il refit le même exercice avec la seconde porte avant de prendre de plein fouet l'air glacé de la clim du magasin.

La différence de température avec l'extérieur devait bien frôler les vingt degrés. Quelques secondes plus tôt, il dégoulinait comme une glace en plein soleil et maintenant, c'était tout juste s'il ne claquait pas des dents.

Il jura silencieusement puis se força à respirer régulièrement jusqu'à ce que son pouls cesse ses improvisations. Ce n'était pas le moment de perdre le contrôle.

— Ça va, Monsieur ?

Il leva les yeux sur un vigile en uniforme et revolver qui le regardait d'un air légèrement inquiet.

— La chaleur, répondit-il en désignant la rue.

— Vraiment terrible, ajouta le garde avant de reprendre sa faction à côté de la porte.

Un tour d'horizon rapide lui confirma que les choses se présentaient conformément aux renseignements communiqués : un vigile dans l'entrée, le patron de la bijouterie, un type grand et sec plus très jeune, actuellement en discussion avec le quatuor albinos, et enfin, une vendeuse entre deux âges qui regardait justement dans sa direction et n'allait sans doute pas tarder à faire mouvement vers lui.

Il enleva ses lunettes de soleil puis remonta lentement dans la direction de la femme en s'arrêtant devant chaque présentoir afin de bien visualiser la disposition des lieux.

Il repéra ainsi deux des trois caméras de surveillance. La troisième devait se trouver près du renforcement où se tenait actuellement le patron de la bijouterie. Si Sanchez avait fait son boulot, elles devaient maintenant être toutes les trois hors service. Il lui restait toutefois à prendre soin de ne rien toucher avec sa main droite. La gauche, avec laquelle il avait actionné le sas, était revêtue d'un gant très fin et incolore ne laissant aucune empreinte.

— Je peux vous aider, Monsieur ? demanda la vendeuse qui se trouvait maintenant à côté de lui.

— Volontiers, je cherche un collier de perles.

— Venez avec moi, je vais vous montrer notre collection

Comme il l'espérait, elle l'entraîna vers le présentoir situé à proximité de l'endroit où se tenaient le quatuor de touristes et le patron, plongés dans l'examen de bracelets en or.

L'employée sortit rapidement plusieurs colliers qu'elle disposa devant lui sur un tapis de présentation de couleur verte en lui faisant valoir leurs qualités respectives. Il fit semblant de réfléchir puis montrant celui qui se trouvait à sa gauche, le plus cher, lui demanda si elle pouvait le passer afin qu'il se rende mieux compte de son effet une fois porté.

Il la laissa l'accrocher autour de son cou, s'approcha d'elle, comme n'importe quel client soucieux de bien jauger son achat, puis d'un mouvement rapide, passa derrière elle pour l'immobiliser avec son bras gauche tandis que de sa main droite il balayait la pièce avec son automatique en hurlant :

— À genoux ! Tous à genoux ! Vite !

Il y eut un instant d'incrédulité sur les visages qui se tournaient vers lui, puis après un flottement, brusquement, la peur.

Là-bas, le garde fit un pas en avant tandis que sa main partait à la recherche de son arme

— Tu bouges, t'es mort, lâcha-t-il.

Le garde s'immobilisa.

— À genoux, vite ! répéta-t-il à l'attention du garde et de la vendeuse en

appuyant sur les épaules de cette dernière.

Tous deux s'exécutèrent.

Il se tourna alors vers les touristes et le patron qui n'avaient pas esquissé un mouvement. Les enfants le regardaient bouche bée.

— Vous quatre à genoux, dit-il à la famille en faisant mouvement vers eux.

Ne les voyant toujours pas bouger, il fit encore deux pas et envoya une claque cinglante à la femme qui était la plus proche de lui

— À genoux, répéta-t-il en agitant son arme dans leur direction.

La femme se jeta à terre en entraînant ses deux enfants. Le canon de son arme se trouvait maintenant à cinquante centimètres de la tête du père qui n'avait pas bougé. Leurs regards s'accrochèrent un instant puis il s'agenouilla à son tour.

Il jeta de nouveau un coup d'œil autour de lui avant de pointer directement son arme sur le patron qui était maintenant le seul à rester debout.

— Le coffre, tu l'ouvres, vite.

L'autre ne bougea pas. Ne cilla pas.

— Le coffre, répéta-t-il en armant le chien de son revolver.

Le patron soutint son regard.

Sanchez l'avait prévenu, ce connard ferait certainement des difficultés.

La déflagration fut immédiatement suivie par le cri d'effroi de la touriste. Le garde et l'employée donnaient l'image de deux pénitents tant ils s'étaient pliés sur leurs genoux.

Des gouttes de sueur perlaient sur le visage du patron. Il avait dû sentir la balle frôler sa joue avant d'aller s'écraser sur le mur derrière lui.

— Dernière sommation. Le coffre.

La pomme d'Adam du patron fit du yoyo, mais ce fut tout.

Cela le mit presque hors de lui. Une violente bouffée d'adrénaline l'envahit brusquement. L'envie compulsive d'éclater la tête de ce connard le faisait trembler.

Il se contint avec difficulté puis passa au plan B en saisissant le petit garçon qui se trouvait à terre à côté de sa mère.

Il le tira violemment contre lui et mit le canon de son arme sur sa gorge.

— Dix secondes. Tu as dix secondes ! hurla-t-il au patron.

La femme tenta de se lever, mais prit immédiatement un coup de pied. Le père se redressa à son tour et parla à toute allure.

— J'ai de l'argent, beaucoup d'argent. Je vous donnerai tout ce que vous voulez, mais ne faites pas de mal à mon fils.

Il ne répondit pas, mais son bras armé se détendit brusquement et la crosse vint heurter en plein front le touriste qui s'écroula à côté de sa femme.

— Six, cinq, quatre, récita-t-il en reprenant son compte à rebours.

Le patron tremblait maintenant, mais il ne fit aucun geste pour ouvrir le coffre.

Lorsqu'il arriva à zéro, il regarda encore une fois le patron dont les yeux n'étaient plus qu'une fente, puis il tira.

L'explosion parut encore plus forte que la précédente. Le corps de l'enfant qu'il tenait de la main gauche tressauta puis s'effondra, comme désarticulé.

Son oreille gauche sifflait, il lâcha le corps du même puis frappa violemment le patron en plein visage.

Dans le magasin, quelqu'un pleurait, un autre gémissait. Une odeur d'urine et de merde montait dans la pièce. La mère était assise, la bouche grande ouverte, comme défigurée.

Il avança vers elle et se saisit de la petite fille totalement muette et pétrifiée.

Il la tenait par la main et la montra au patron.

— Tu as dix secondes. Dix, neuf, huit...

À trois, le patron sortit la clé de sa poche et ouvrit le coffre.

Il lâcha la gamine pour en examiner l'intérieur.

La statuette se trouvait bien là. Il la prit avec précaution et la glissa dans une housse de transport qui se trouvait à côté du coffre. Il rafla aussi le liquide ainsi

que les pierres et autres bijoux qu'il contenait.

Une fois le butin rassemblé dans un second sac, il consulta sa montre. Il disposait encore de cinq minutes. Il s'accorda alors un instant de réflexion à l'issue duquel il reprit la fillette par la main sans que cela ne provoque chez elle la moindre réaction.

Finalement, c'était peut-être ça la bonne solution.

Ensuite, il se mit à tirer.